

REVUE DE PRESSE

En d'atroces souffrances

Antoine de Baecque

Presse écrite

Le Monde, 7 août 2015

Antoine de Baecque le dit volontiers, une longue tradition de traités sur la douleur le précède. L'historien du XVIII^e siècle et collaborateur du « Monde des livres » en est un fin connaisseur, car il souffre depuis l'adolescence d'une maladie articulaire. En savant et en patient, il observe les évolutions de notre rapport à la douleur en dix études de cas. Une expérience dont le sens est tour à tour mystique, politique, amoureux, médical et artistique. Le lecteur croisera donc des personnages aussi divers que sainte Catherine de Sienne, l'écrivain Leopold von Sacher-Masoch, le cycliste Jean Robic ou encore le poète Alfred de Vigny. Se déploie au cours de la lecture une interrogation plus générale sur la douleur des hommes. Est-elle une richesse, le signe de la vie, ou une expérience aliénante que la médecine doit neutraliser ? En étudiant la tension permanente entre ces deux pôles, l'auteur livre une réflexion très érudite et souvent touchante.

Violaine Morin

Les Affiches de Normandie, 29 juillet 2015

On célébrait naguère, en certains milieux, les vertus de la souffrance. On a tendance, aujourd'hui, à la nier. Entre ces deux extrêmes, il est délicat de tracer une voie médiane. Dans un essai lucide, *En d'atroces souffrances. Pour une histoire de la douleur*, Antoine de Baecque, professeur à l'ENS, qui est lui-même un être souffrant, jette un regard sur ce qu'on a prôné, au long du temps, comme un « bon usage » de ce que tout être humain envisage avec effroi. Il nous conduit, la plume au vent, de la gloire doloriste des stigmatisés au plaisir du masochiste, de la torturante interrogation des humanistes sur les perceptions des guillotins, de la « belle mort » à la Rancé à l'utopie de la disparition de toute souffrance, du calvaire des blessés de la Grande Armée à la passion doloriste d'une Marie Dorval, jusqu'aux montées torturantes du Galibier. Bref, un regard multiple, mais fascinant

Pierre Aubé

***Le Canard enchaîné*, 17 juin 2015**

Souffrez que je vous dise...

Je vis avec elle » L'auteur porte son sujet en lui, atteint d'une maladie dégénérative, peu enclin à imiter ces moines trappistes transformant leur vie en calvaire, il déplore un « *dolorisme* » qui n'a pas disparu de nos facultés. Aujourd'hui encore, des médecins voient dans la douleur la « *sentinelle de la vie* », « *un signal utile* » contre la maladie. Le chirurgien René Leriche n'était pas de ceux-là, qui écrivaient en 1937 « *Consentir à la souffrance est un suicide lent () Toujours inutile, [la douleur] appauvrit l'homme* ».

Spécialité française, la guillotine fut choisie en 1789 pour « *procurer une mort instantanée et douce* ». Il est vrai que l'Ancien Régime faisait durer le déplaisir. Pour avoir voulu tuer Louis XV, le dénommé Damiens fut méthodiquement lacéré et écartelé en public pendant des heures. Réaction de la foule parisienne lorsque la première guillotine a remplacé ces joyeusetés « *La majorité des curieux est déçue de la brièveté du spectacle* ». Quant à Napoléon, il ne faisait aucune place aux blessés et aux ambulanciers sur le champ de bataille : ils gênaient la manœuvre. Heureusement, l'humaniste Larrey, chirurgien de la Grande Armée, pansait et amputait sur place. Aujourd'hui, nos esprits anesthésiés et nos corps souffreteux ne détestent pas la douleur volontaire et spectaculaire, celle du champion cycliste souffrant, suant et grimaçant. Antoine de Baecque termine d'ailleurs cette revue historique en racontant son ascension vélocipédique de l'Alpe-d'Huez. Son talent arriverait à nous faire croire que, d'un bon bouquin, on peut accoucher sans douleur. Frédéric Pagès

***L'Express*, 13 mai 2015**

Héros en souffrance

Depuis l'adolescence, elle est sa plus proche compagne, la plus irritante aussi : cette douleur qui le réveille dès potron-minet et lui scie la poitrine. Sa seule parade, c'est de s'extraire du lit, d'exécuter quelques mouvements et d'absorber du paracétamol. Afin d'en remonter à HLA B29, barbarisme désignant une maladie articulaire génétique, l'historien de la Révolution et du cinéma Antoine de Baecque s'est résolu à faire le meilleur usage de cette pathologie, de transformer la souffrance de son propre corps en « un outil de mesure du monde ». Quitte à s'infliger d'autres

épreuves en entreprenant de gravir à vélo les cols des Alpes, sur les traces de Robic, de Bobet et d'Anquetil (« Il faut savoir supporter et mater la douleur physique », répète le champion normand). Ou en parcourant pedibus ces mêmes montagnes (*La Traversée des Alpes*, Gallimard), « suant, souffrant, mais exalté », parce que capable de vérifier sur le terrain les hypothèses émises depuis les archives.

C'est cette même douleur qu'Antoine de Baecque sonde dans *En d'atroces souffrances*, essai inspiré sur la représentation de la douleur en Occident depuis la fin du Moyen Âge. L'historien choisit le portrait, l'incarnation, pour illustrer l'usage que

chaque époque en fait. Usage mystique, d'abord, avec Catherine de Sienne (1347-1380).

La Toscane renonce tour à tour aux viandes, aux légumes, au pain, n'absorbant plus que la seule hostie, afin que son corps efflanqué, sculpté par l'anorexie, rejoigne celui de Jésus sur la Croix. Usage pénitentiel, ensuite, de Rancé, aristocrate, abbé de cour, filleul de Richelieu, transformant l'abbaye de la Trappe en un « grand théâtre de l'agonie », où la règle du maigre, de l'inconfort et de l'absence de sommeil

constituent le meilleur viatique pour monter au ciel. Usage judiciaire aussi, où, au

nom de l'humanisme, les révolutionnaires, voulant en finir avec le rite suppliciel de la monarchie - le coupable, démembré, succombe au jet de plomb fondu et d'huile bouillante -, mettent en service la guillotine, au printemps 1792. Mais voilà, le genre humain est ainsi fait que le « rasoir national » ne fait pas l'unanimité. Un débat s'instaure : la tête séparée du corps ne souffre-t-elle pas d'une douleur dédoublée et

redoublée ? La guillotine ne serait-elle pas, finalement, le plus terrible des supplices ?

Antoine de Baecque étend son propos aux mutilés des guerres impériales, célébrés pour leur héroïsme fatal, mais renvoyés à leurs ambulances, qui freinent une stratégie du mouvement, ou, plus classique, à la douleur des amants Alfred de Vigny et l'actrice Marie Dorval, malheureux dans la communion et la séparation. Dans cette galerie de portraits grimaçants surgit la figure incongrue de Horace Wells, chirurgien-dentiste à Hartford (Connecticut), qui, au milieu du XIX^e siècle, a le génie de recourir au premier anesthésique, le protoxyde d'azote, concrétisant un vieux rêve de la médecine : opérer sans douleur. Mais la démonstration publique de son savoir-faire, à l'université Harvard, tourne au fiasco. Faute d'une quantité suffisante de gaz, l'élève dentiste volontaire hurle de douleur. Humilié, Wells se rabat sur la vente de canaris.

Emmanuel Hecht

***Le Figaro*, 13 avril 2015**

La douleur dans tous ses états et tous ses éclats

Une histoire de la douleur qui devient un cataplasme littéraire avec des antalgiques de mots savamment distillés. C'est le pari relevé par Antoine de Baecque, historien, critique de cinéma et de théâtre dans *En d'atroces souffrances*. Mieux comprendre comment chaque époque appréhende la douleur et quels en sont les usages (mystique, pénitentiel, judiciaire, médical, sentimental, sexuel, artistique ou sportif) nous fait finalement du bien.

Il faut dire qu'il connaît « physiquement » son sujet, la souffrance. « *Je vis avec elle. Une maladie articulaire génétique, désignée sous l'acronyme chiffré savant de HLAB29, un mal dégénératif, depuis plus de trente-cinq ans, qui s'est déclaré durant l'adolescence* », raconte-t-il. Et d'ajouter « *Apprivoiser la douleur est possible* » et « *je n'aime pas souffrir, mais la douleur est devenue une alliée* ». Comme cette danseuse étoile qui disait « *je souffre mais je n'ai pas mal* ».

Au travers de neuf études de cas douloureux, du Moyen Âge à nos jours, l'auteur explore les différentes facettes de la souffrance, subie, voulue, désirée, glorifiée. Comme au Moyen Âge avec celle qui deviendra sainte Catherine de Sienne (morte à 33 ans en 1380), la femme stigmat, qui érige la douleur en modèle de dévotion, en règle de vie. Trois siècles plus tard, à l'abbaye de la Trappe, on érige en principe que « *souffrir comme le Christ offre un idéal au bon comportement des croyants* ». La règle du « bien mourir » est instaurée qui « *fait de l'agonie douloureuse l'épreuve suprême en même temps que le plus révélateur des passages* ». Avant la Révolution française, la douleur est à l'échelle de la faute commise : plus elle est grave, plus douloureux doit être le châtiment. Puis avec la République vient le temps du Dr Guillotin et de son invention qui promet une « *mort instantanée et douce* ». Mais la guillotine, de ce point de vue, devient très vite contestée et connaît des ratés. D'une part, « *les récits et images d'exécutions regorgent de têtes décapitées ou persistent des signes de vie* », d'autre part, nombreux sont les témoignages où le bourreau doit s'y reprendre à plusieurs fois pour décapiter le condamné. Puis, révolution médicale en 1844, le chirurgien-dentiste américain Horace Wells invente l'anesthésie au protoxyde d'azote, connu auparavant sous le nom de « gaz hilarant » et prouve ses bienfaits en s'arrachant lui-même une dent en public. Jusque-là, le protoxyde d'azote faisait office de curiosité et était utilisé lors de « fêtes ». Il était devenu le divertissement favori de la jeunesse américaine. Des showmen ambulants proposaient des « conférences éducatives » pendant lesquelles les spectateurs volontaires amusaient la galerie par leurs pitreries et leurs paroles excessives. Mais, si Wells ne connaîtra pas la gloire, le mouvement anesthésique est lancé. Éther, chloroforme seront sur le devant de la scène. Parallèlement se déclenche un débat d'opinion: « *Est-il juste et profitable de vaincre la souffrance ? Peut-on vivre sans douleur ?* » L'une des grandes figures du combat contre la douleur sera le chirurgien René Leriche, au lendemain de la

Grande Guerre. Son ennemi, c'est la douleur. Face aux doloristes, c'est sa position qui, heureusement, l'emportera ».

Jean-Luc Nothias

Internet

PerrUche en automne, 17 juin 2015

perruchenautomne.eu

J'ai lu ce livre en une journée, en ne pouvant pas le lâcher, essai ou roman peu importe, il est passionnant. Je vous conseille sa lecture si vous vous intéressez à la douleur et quel soignant peut ne pas s'intéresser à la souffrance. L'ouvrage avec ces neuf stations, plus une introduction et une fin vélocipédique nous fait découvrir l'immensité du champs de la souffrance. L'histoire des émotions est un domaine très excitant. Je vous conseille, en passant, la lecture de l'excellent texte d'Arlette Farge sur la douleur au XVIIIe siècle. Ce travail est aussi dans la ligne d'un roman qui m'avait fasciné, le journal d'un Corps de Pennac.

Nous allons avec de Baecque du XIV^e siècle au XXI^e siècle pour explorer les différentes facettes de la souffrance et leurs utilisations au gré des besoins religieux, politiques, militaires, sexuels, artistiques. Cette expérience intime, une des plus subjectives qui soit, a donné lieu à tant d'interprétations divergentes qu'une généralisation semble impossible. Le discours sur la douleur, la plus primitive de nos sensations, n'a pas beaucoup évolué. Nous n'arrivons pas à sortir de la problématique douleur/bienfait-chance ou douleur/malheur-drame. Il y a une oscillation permanente entre ces deux pôles du bien et du mal. (...) Je ne peux que conseiller la lecture de ce texte à tous les médecins, en formation, formés ou déformés. Une approche historique et sociale de la douleur est un complément essentiel de l'approche médicale et physiologique.